

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Francisca Gagnon, Gary Victor, Micheline Morisset

Michel Lord

Number 152, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2013). Review of [Francisca Gagnon, Gary Victor, Micheline Morisset]. *Lettres québécoises*, (152), 38–39.



FRANCISCA GAGNON

Les chercheurs d'aube

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2012, 110 p., 20 \$.

Le dur apprentissage de la vie

La première œuvre de Francisca Gagnon, *Les chercheurs d'aube*, baigne dans le noir, mais se présente finalement comme une suite de récits d'apprentissage.

Nombre des 26 nouvelles sont couplées, la première mettant en scène un personnage malheureux comme les pierres, alors que la seconde laisse parfois poindre la lumière — expliquant ainsi le titre —, les acteurs de ces univers désespérés cherchant enfin un sens à leur vie. J'en donne quelques exemples.

Pétrification

« La statufiée », avec son épigraphe de Nelly Arcan, illustre le cas de Mata, une femme ayant une ressemblance très forte avec l'écrivaine disparue, qui vend son corps remodelé, aime « vivre ivre », se tuer à petit feu dans la honte d'elle-même. Dernière image : dans un miroir, elle « devient minérale » (p. 18). La pétrification est un motif qui se retrouve ailleurs dans le recueil. Dans « Ci-gît Ça », un bourreau exploite Mata dans un lupanar. La mort prochaine est évoquée au milieu de fantasmes de destruction de ce monde infâme.

Marginalisation

« Le petit garçon qui aimait trop les jeux de jeunes filles » exploite le thème de la transsexualité et des conflits que cela engendre avec le père de ce Hugues qui aime broder et faire plaisir, sans y parvenir, au père cruel et brutal. Dans « L », Hugues, passant de simple personnage à narrateur, de patient à agent, devient femme le jour de l'enterrement de son père ignoble pour qui il ressent soudain « une tendresse insoupçonnée » (p. 70). « La luz » dépeint Octave, un misérable sans-abri, drogué, qui rêve d'en finir avec cette vie impossible. « PapaPassion » le montre nageant en plein bonheur, car il a réussi à fuir les lieux de sa déchéance avec un petit garçon qui est peut-être le sien et qu'il aime d'amour fou.

Rédemption

Ce qui m'amène à mettre en lumière la « philosophie » qui sous-tend l'imaginaire de ce recueil. En gros, les hommes sont désespérants et désespérés, alors que les « enfants [sont les] seuls êtres sensés » (« Jongler sa vie ») dans ce monde. D'où sans doute l'importance du petit garçon pour Octave. Il en est de même des animaux qui apparaissent en fin de recueil. Dans « Voyage au bout de soi », la narratrice aime son chat et les oiseaux : « Les deux ont cette gratuité du geste qui me désarme. Comme une vision troublante de ce que nous perdons tous. » (p. 91) Les animaux comme figures exemplaires de ce que nous devrions toujours être.

Les deux dernières nouvelles laissent triompher l'espoir. L'avant-dernière, « Les tricots d'Ariane », est la suite d'une autre nouvelle, « Les avortés », dans laquelle la narratrice, abandonnée par son amoureux narcissique fini, se laisse presque couler dans son bain. Dans « Les tricots... », elle refait sa vie, retrouve « en ses dédales le remède » à sa dépression.

Le texte ultime, au titre éloquent, « Rédemption », adopte un ton poétique pour dire la longue marche vécue avec « la bonté au ventre tel un



FRANCISCA GAGNON

Ce premier livre pourra paraître lourd à ceux qui préfèrent les histoires légères, heureuses, mais sa facture est fascinante et son écriture fort sobre.

poignard » qui a mené à « des maisons habitables [où] la nuit fuyante coulait entre nos doigts de lumière. [...] maintenant nous savons parler oiseau [...] une langue complexe et libre » (p. 102). C'est dire qu'aux motifs des enfants et des animaux, la poésie, dont des extraits de Jacques Prévert parcourent le recueil, s'ajoute comme outil d'apprentissage et de rédemption.

Ce premier livre pourra paraître lourd à ceux qui préfèrent les histoires légères, heureuses, mais sa facture est fascinante et son écriture fort sobre.



GARY VICTOR

Collier de débris

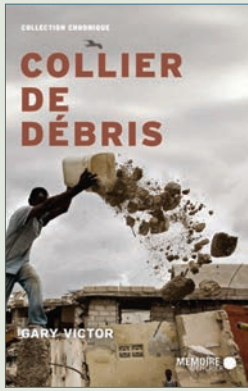
Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2013, 80 p., 17 \$.

De la dystopie à l'utopie

Comme son sous-titre l'indique, *Collier de débris* ne se présente pas comme une novella mais comme une chronique, bien qu'il soit difficile de départager ce qui appartient ici à la réalité et à la fiction, les deux genres paraissant se confondre.

Gary Victor, écrivain haïtien qui a publié une bonne douzaine d'ouvrages dont *Treize nouvelles voodoo* (2007), insiste dans son « Prologue » pour marquer sa relation au réel : « [J]'ai écrit le texte pour m'ancrer dans la réalité, pour revisiter les lieux de ma ville, sachant qu'une perte de repères pouvait entraîner vers les rives de la folie. » (p. 5) Il reste que la rédaction de ce « texte » est confiée à une narratrice, fictive ou réelle, nommée Myrtha, qui a perdu mari et fils dans le tremblement de terre d'Haïti le 12 janvier 2010. Elle est seule, désespérée avec sa fillette de 5 ans, mais se révèle forte dans l'épreuve. Elle raconte au jour le jour comment elle parvient à se sortir du pétrin à force de travail au sein d'une ONG dans les décombres indescriptibles de Port-au-Prince au lendemain du séisme.

Les premières pages font état de la catastrophe dans les minutes qui ont précédé et qui ont immédiatement suivi la secousse sismique.



GARY VICTOR

Cela sans état d'âme, très sobrement, comme si Myrtha était déjà détachée de l'événement. Ce qui étonne, mais se révèle compréhensible, car elle précise que « [c]ela fait plus de deux ans que le chaos s'est imposé à nous » (p. 9). La chronique consiste donc à remonter dans le temps et à dresser le portrait du difficile redressement de situation. Les débuts sont presque impossibles à concevoir :

Au carrefour de notre réel, de notre imaginaire, les débris nous guettent pour nous rappeler que nous sommes à leurs images, que nous sommes peut-être aussi une sorte de débris, des débris encore pires, des débris conscients ou inconscients [...] un cancer qui s'est métastaté sur ces montagnes autour de la cité, des métastases de blocs de béton qui se nourrissent des végétaux. (p. 14)

Dans ce décor de dystopie surréelle, l'espoir surgit pourtant sous la forme d'un « collier de débris » (p. 15) vu en rêve, véritable sublimation de ce cauchemar presque invivable et pourtant courageusement assumé.

Des éléments « fantastiques », terrifiants, horribles viennent parfois animer ce décor : « Après le séisme, chaque fois que les répliques faisaient bouger la terre sous nos pieds, je craignais que les débris ne s'animent, ne deviennent des bêtes féroces prêtes à nous déchiqueter. » (p. 26) Le pire se trouve toutefois dans une absence, une démission honteuse : « L'État ici est toujours absent. La population est le cadet de ses soucis » (p. 68), cet État passif laissant à des étrangers le soin de faire le travail. D'ailleurs, bizarrement, ces travaux de nettoyage sont baptisés de noms anglais : « *Cash for Work* » puis « *Cash for Production* », cela dans un pays dont le créole et le français sont les langues officielles. Allez y comprendre quelque chose.

En fin de parcours, cette chronique se tourne vers une forme d'utopie salutaire, le travail sur les débris menant à la fabrication de pavés (*adoquins*) symboles de la renaissance de Port-au-Prince, tous ces efforts collectifs se faisant

pour éteindre le feu de l'enfer, pour que le diable rende l'âme et que les entrailles d'Haïti puissent enfin sortir les adoquins de lumière, les nouveaux archanges porteurs d'un autre alphabet, d'un autre calendrier, d'un autre miroir, d'un autre monde où la nuit bannit et où même les larmes aux grilles de nécropoles se tariraient. (p. 62)

Cette chronique, qui se rapproche presque du récit de science-fiction postcatastrophique, nous rappelle sobrement que si l'homme est à la merci des éléments, la nature humaine est plus forte que tout.



MICHELINE MORISSET

☆☆

MICHELINE MORISSET

Le cœur, c'est fatal - Illustrations de Gwenaël Bélanger

Trois-Rivières, Art le Sabord, coll. « Excentriq », 2013, 142 p., 24,95 \$.

« Un malaise de plus »

Auteure d'un précédent recueil de nouvelles intitulé *États de manque* (Trois, 2000), Micheline Morisset perpétue, dans *Le cœur, c'est fatal*, l'étalement des états d'âme de ses personnages en peine.

Livre d'art aussi, les textes sont accompagnés d'illustrations de Gwenaël Bélanger, des photos en fait d'une guitare fracassée dont on peut voir les tristes débris repris cinq ou six fois. Le lien entre les 32 brèves nouvelles et ces « installations » ? Sans doute dans le fait que Morisset représente des vies en morceaux, brisées, des morceaux de vie défaits, invivable.

Le recueil s'ouvre significativement sur « Mourir lentement », un texte un peu lacunaire, où une femme vient de quitter un homme et en rencontre un autre, cela dans un décor commun de taches de sang, avec l'amour et la mort à la clé. Dans « Gaspard », une fillette de cinq ans, terrifiée par sa mère, fait ses valises et part prendre le train. Un autre passager se demande comment cela est possible. Nous aussi. Après ce début de vie ratée, c'est une fin triste qui est proposée dans « Ma mère se retire », une femme s'apprêtant à installer dans un centre d'accueil sa mère rendue au bout de tout.

Est-ce biographisme ? « Moment précieux d'humanité » s'adresse à une fille qui a 14 ans en 1971 (Morisset est née en 1957) et donne en une demi-page une idée de sa vie dans sa chambre triste et sombre où elle ne doit pas parler. On le voit, ça ne saute pas de joie dans ce recueil. Mais le problème n'est pas tant là — on a tous lu de grandes œuvres tristes et belles — que dans la constance étale de cette monotonie persistante. Chaque nouvelle raconte ou le plus souvent décrit « un malaise de plus » (« Personne ne marche à côté d'elle », p. 80) enrobé dans un discours qui s'évertue à répéter qu'« il n'y a rien à raconter » (« Parfois le silence est trop proche de la clôture », p. 76). Une belle exception toutefois avec « La faim de poète » où la narratrice se remémore des instants émouvants de sa vie avec P, un poète ayant participé à la Nuit de la Poésie en 1970, mais qui n'en parlait jamais, « cette idée [...] du paradis » (p. 53) ayant à jamais sombré dans l'abîme du temps, sinon du rêve.

Il n'y a certes rien à redire de la qualité de l'écriture, l'auteure maîtrisant sa langue — mieux que dans le recueil précédent —, mais cet imposant livre d'art m'a inexorablement perdu en cours de route. D'autres, j'en suis sûr, y trouveront leur compte.